

Tuer le diable

Caroline Evans quitta son appartement de l'avenue McCarthy avec un billet d'autobus aller simple dans la poche de son pyjama rose à ceinture coulissante qui lui servait de pantalon. C'était le matin du mercredi 31 juillet 2002, soit le début d'un long week-end étouffant, en Ontario. Elle monta dans l'autobus 106 à destination de l'Hôpital Général d'Ottawa, et quelque chose dans ses yeux effarouchés garantissait que le siège derrière elle allait rester vacant, même si c'était l'heure de pointe du matin. Au guichet de la réception du service des urgences, elle demanda, peut-être trop poliment, à être hospitalisée. Les cheveux de Caroline étaient entièrement emmêlés, sa blouse était couverte de soupe aux tomates, mais l'infirmière, distraite, lui refusa l'entrée, ne percevant pas les signes fondamentaux que lançait une femme non lavée, étourdie par une tempête de voix dans sa tête.

Au lieu de reprendre l'autobus pour retourner à sa maison en rangée de trois pièces, Caroline marcha péniblement jusque chez elle. Il lui fallut plus de 90 minutes, par une chaleur de 33 degrés. Hilary et Simon, les colocataires de Caroline, n'étaient pas à la maison. Tous les trois avaient un passé compliqué de maladie mentale, et ils s'étaient réunis parce qu'ils n'avaient pas les moyens de vivre seuls. À la porte d'entrée, Caroline prit une grande respiration pour tenter de calmer l'afflux de messages qui résonnaient dans sa tête.

Elle monta les marches jusqu'à sa chambre, qui sentait la sueur, la cigarette et les serviettes hygiéniques usagées, et retira ses chaussettes d'un blanc sale, qui n'avaient pas été lavées depuis des semaines. Elle s'alluma une cigarette, aspira une grande bouffée et passa sa main dans sa tignasse, puis elle s'assit dans son fauteuil habituel et ferma les yeux.

Sur la table, à côté du cendrier débordant de mégots, se trouvaient une pile de cartes d'anniversaire, des messages d'amour de Hallmark et d'encouragement de ses proches, ainsi qu'une assiette sale couverte de miettes de gâteau et d'autres mégots. Son anniversaire, à la mi-juillet, avait été la meilleure journée de son été, surtout lorsque le téléphone avait sonné et qu'elle avait pu parler à ses frères et sœurs. Sa sœur cadette, Peggy, lui avait apporté un gâteau au chocolat. Hilary et Simon avaient ri quand Caroline avait eu besoin d'aide pour souffler les bougies, attribuant son manque de souffle à son tabagisme et au fait qu'elle vieillissait. Ce qui restait du gâteau de Peggy gisait sur le comptoir de cuisine et attirait les fourmis.

Ce qui se passa entre le vendredi et le dimanche matin a été enfoui sous les voix qui remplissaient la tête de Caroline. Ce qu'elle sait, c'est qu'aux environs de midi, le dimanche, elle remplit d'eau une grosse bouilloire et la plaça sur la cuisinière pour la faire chauffer. Les directives que lui fournissaient les voix étaient claires et précises : *Tue le diable*. Tandis que la bouilloire sifflait comme un matou en colère, elle sut ce qu'elle devait faire.

Caroline porta la bouilloire de la cuisine au canapé de velours bleu du salon, où Hilary dormait. Elle se pencha et versa l'eau bouillante dans l'oreille d'Hilary, où les voix disaient que le diable était tapi.

Les hurlements d'Hilary remplirent Caroline d'horreur. Quelque chose avait très mal tourné. Non seulement le diable n'était pas mort, mais son amie était blessée : sa peau cloquait et se détachait. Se couvrant les oreilles pour étouffer les cris d'Hilary, Caroline vit son amie tituber à travers la pièce pour aller composer le 911. Caroline, même si elle avait vécu elle-même des moments de souffrance, n'avait jamais été témoin d'une telle douleur chez une autre personne.

Quand Simon vit ce qui était arrivé, il fuit la maison à toutes jambes, laissant la porte avant grande ouverte. Il parcourut les rues avoisinantes, sachant qu'il devait appeler quelqu'un, mais se demandant s'il fallait, ou non, prévenir la famille de Caroline. Comment pouvait-il la dénoncer, alors que Caroline l'avait aidé maintes et maintes fois quand il était à la rue ? Personne ne lui avait démontré son amitié comme elle l'avait fait ; elle l'avait accueilli lorsqu'il ne pouvait pas trouver de maison de chambres ni acheter un Pepsi ou un paquet de cigarettes. Dans une cabine téléphonique située non loin de là, il s'accroupit sur le sol et commença à se balancer d'un côté à l'autre, ses bras entourant ses genoux. Devait-il prévenir l'une des sœurs de Caroline de ce qu'elle avait fait, ou non ?

Entre-temps, six policiers et une ambulance étaient arrivés à la maison. Hilary avait des brûlures d'une telle gravité à l'oreille, au visage, au bras, au dos et à la poitrine qu'elle avait de la difficulté à remuer quoi que ce soit à part ses lèvres, qui tremblaient tandis qu'elle lançait un cri lugubre. L'équipe d'urgence la plaça délicatement sur une civière et la transporta jusqu'à l'ambulance dont tous les feux clignotaient. Hilary s'arrêta de gémir et le silence qui s'ensuivit était angoissant ; il ne fut rompu que par le hurlement de la sirène lorsque l'ambulance s'éloigna.

Caroline était recroquevillée près de la fenêtre, tenant toujours la bouilloire, pendant que deux policiers examinaient soigneusement la pièce : un mobilier bon marché, bosselé, des lampes dépareillées, une table à café égratignée, mais aucun signe de bataille. Dans la cuisine, il y avait du pain sur le comptoir, du lait dans le frigo, qui n'était pas périmé, des bananes qui noircissaient dans un bol. Le gâteau d'anniversaire durci. Ils se tournèrent vers la femme qui tenait la bouilloire, de toute évidence la coupable, et ils ne tardèrent pas à menotter Caroline et à l'amener à l'extérieur, où quelques voisins observaient la scène, par groupes de deux ou de trois. Les agents poussèrent Caroline sur la banquette arrière d'une voiture de patrouille et la conduisirent au poste de police de la rue Elgin, où elle fut accusée d'agression armée. Blême et soumise, Caroline ne dit pas un mot.



Rosalind, la sœur de Caroline, était chez elle à Osgoode, petite ville avoisinante; elle écoutait Majic FM 100, station de radio contemporaine d'Ottawa, tandis qu'elle et son mari se prélassaient sur la terrasse arrière avec leurs chiens. Un lecteur de nouvelles annonça qu'un drame s'était produit dans la zone de Hunt Club de la ville, où une femme aurait versé de l'eau bouillante sur sa colocataire. Rosalind ignorait totalement qu'il s'agissait de sa sœur, jusqu'à ce que Simon se relève, dans la cabine téléphonique, et l'appelle. Il semblait en détresse et confus. « C'était terrible. C'était terrible. C'était terrible », ne cessait-il de répéter. Puis il dit : « Ils ont emmené Caroline. Elle est en prison. »

Affolés, Rosalind et son mari sautèrent dans la voiture et se dirigèrent vers Ottawa, tandis que Majic 100 continuait de diffuser des détails de l'incident toutes les heures. Comment pouvait-il s'agir de Caroline? Elle avait eu des difficultés, mais elle était douce, pacifiste; elle tenait le journal de sa vie dans un cahier Hilroy, et parlait souvent de la beauté de la nature. Elle copiait des citations inspirantes sur des bouts de papier qu'elle glissait dans la poche arrière de ses jeans. *Traite ta mère avec amour et avec soin, car tu ne connaîtras sa valeur que lorsque son fauteuil sera vide.* Elle pouvait être perspicace et compatissante. Elle reportait son affection sur les animaux, particulièrement les chiens. Elle donnait de l'argent et des cigarettes à des étrangers, et Rosalind l'avait vue pleurer à la vue d'un itinérant sale, appuyé contre un mur, à la gare ferroviaire. Ce nouveau geste ne lui ressemblait tellement pas!

Rosalind se souvenait de Caroline comme d'une petite fille pétillante, faisant partie de leur large clan de 10 enfants, entassés dans une maison de banlieue de taille moyenne à Pointe-Claire, au Québec, ville cossue située dans l'ouest de l'île de Montréal. Sandwiches au beurre d'arachides, sacs d'école, rendez-vous chez le dentiste, costumes d'Halloween, bottes d'hiver, fêtes d'anniversaire, sorties au restaurant, leçons de ski, cadeaux de Noël, et tout le monde serré dans la familiale aux appliqués de bois. Et pour couronner ce sympathique désordre, il y avait les chiens, de grands setters irlandais qui sautaient sur le canapé et qui perdaient leurs longs poils roux. Comment les choses avaient-elles pu en arriver là?

Il fallut des heures avant que Rosalind et son mari réussissent à retrouver Caroline en prison, où le surveillant leur dit qu'ils n'avaient pas le droit de la voir avant le lendemain matin, au palais de justice, où elle comparaitrait. Ils retournèrent chez eux en se sentant prisonniers d'événements mystérieux sur lesquels ils n'avaient aucun contrôle.

Le lendemain matin, Rosalind et sa sœur cadette Peggy se rendirent au palais de justice. Il faisait chaud et l'air était étouffant dans la voiture; la radio constituait une agréable distraction, pourvu que ce ne soit pas Majic 100. Elles parlaient d'Hilary, hospitalisée dans l'unité des grands brûlés de l'Hôpital Civic d'Ottawa; une travailleuse sociale leur avait dit qu'elle était vivante et qu'elle ne luttait pas pour sa vie, comme elles l'avaient craint. Les sœurs étaient restées debout toute la nuit.

« Est-ce que Caroline et Hilary se sont disputées? Se sont-elles battues? », demanda Peggy.

« Je ne sais pas. Simon était complètement déboussolé, au téléphone. Il n'a rien pu me dire. »

Ni l'une ni l'autre ne trouvait d'explication logique. Mais, plus que tout, Rosalind et Peggy étaient effrayées; elles avaient les mains moites et l'estomac noué. Leur sœur avait-elle tenté de tuer Hilary? De la mutiler? Avait-elle prémédité de la blesser, ou avait-elle agi sur le coup d'une impulsion? Quelle qu'ait été l'intention de Caroline, elle risquait d'être incarcérée pendant une longue période.

Pour se rendre à la salle d'audience où devait comparaître Caroline, elles devaient descendre un long escalier mécanique.

« J'ai parcouru ce long escalier en pensée bien des fois, au cours des années qui ont suivi, dit Rosalind. L'endroit était immaculé. Des étages juxtaposés. L'incident était comme une tache. La salle d'audience, sans fenêtre, était sombre, climatisée et froide par rapport à la chaleur qui régnait à l'extérieur. »

Rosalind et Peggy s'assirent sur un banc, au milieu de douzaines de spectateurs, essentiellement des amis et des membres de la famille d'autres défendeurs. Elles s'inquiétaient à propos de Caroline: leur

sœur souffrirait le martyre d'avoir blessé Hilary. Caroline avait fait des choses insensées au fil des ans, mais s'attaquer physiquement à une amie semblait encore unimaginable. Caroline et Hilary s'étaient rencontrées à l'unité psychiatrique, et les souffrances affectives qu'elles avaient partagées avaient cimenté leur amitié. Elles semblaient inséparables. Caroline avait ri et cuisiné avec Hilary : c'était sa confidente.

Par ailleurs, la nuit passée en prison avait sûrement fait augmenter le niveau de stress de Caroline ; et c'est l'augmentation du stress qui avait été le principal déclencheur de crises psychotiques antérieures. Dans quel état serait-elle ? Rosalind savait que Caroline pouvait être provocatrice et agressive quand elle était en état de psychose. Et si les gardiens de prison avaient peu d'expérience avec la maladie mentale ? Elle avait des visions de ces gardiens battant sa sœur.

Puis les deux sœurs virent Caroline, menottée et escortée par deux policiers jusqu'au box vitré des accusés. La férocité de ses yeux bleus, la façon dont son visage marbré était déformé par la rage, et sa résistance rebelle effrayèrent ses sœurs. Lorsque Caroline les vit, elle éclata. « Merde ! Je ne les connais pas ! », cria-t-elle. Elles ont agressé mon fils ! Dans le cul ! Elles ont essayé de tuer Matthew ! Il faut que je trouve ma vraie famille ! » Caroline cria ces accusations maintes et maintes fois, pointant ses sœurs du menton, étant donné qu'elle avait les mains menottées derrière le dos.

« On dirait qu'elle n'a pas dormi depuis des jours », murmura Peggy la tête baissée, alors qu'elle et Rosalind s'enfonçaient dans leur siège.

Le juge donna un coup de maillet, et l'huissier força Caroline à s'asseoir. Les agents qui la tenaient portaient des gants de cuir noir pour se protéger des morsures, comme si Caroline était un animal enragé. Ce fut un moment démoralisant pour Rosalind et Peggy, et les larmes coulèrent sur leurs joues lorsqu'elles constatèrent que leur sœur était devenue une étrangère.

Les autres prévenus étaient présents pour répondre à des accusations d'inconduite ou de conduite avec facultés affaiblies. La plupart d'entre eux paieraient une amende et leur famille les ramènerait à la maison. Les deux sœurs ne pourraient pas en faire autant. Caroline

n'était même pas en mesure de plaider « coupable » ou « non coupable », d'après le témoignage d'un psychiatre désigné par la cour ; elle retourna donc en cellule, en maudissant ses sœurs.

Les gens qui aimaient Caroline commencèrent à élaborer un plan. Ses sœurs savaient qu'elles devaient retenir les services d'un avocat pour plaider sa cause. Ni Rosalind ni Peggy ne savait par où commencer, ni où cela mènerait, mais la vue de leur sœur submergée par l'angoisse les rapprocha plus que jamais. Son geste violent, son arrestation, les agents portant des gants de cuir, tout cela mettait fin à leurs illusions quant au fait que Caroline pourrait mener la vie qu'elles avaient eue, soit avoir une carrière, se marier et connaître une maternité sans heurts. Mais elles n'en étaient qu'au début de la véritable reconnaissance de la maladie mentale de Caroline. C'était comme si une force invisible avait tiré Caroline vers le bas, en accéléré. Comment feraient-elles face à cet échec ?

Dans la voiture, après l'audience, juste avant de démarrer, Rosalind dit à Peggy : « C'est de la schizophrénie. » Au fil des ans, les médecins de Caroline avaient coché la case en regard d'une demi-douzaine d'autres problèmes médicaux, dont la dépression, la manie, le trouble bipolaire, la dépression post-partum, l'anxiété sociale et même un problème appelé « besoin d'attention lié à une faible estime de soi ». Elles retournèrent à la maison en silence, se demandant où cela les mènerait.



Rosalind et Peggy attendirent sept jours avant d'aller voir Caroline parce qu'elles ne pouvaient pas accepter de se faire crier après. Elles se sentaient vulnérables, humiliées par la violente agression verbale de Caroline dans la salle d'audience. Même si elles pouvaient rationaliser le fait qu'elle n'avait plus toute sa raison, ses paroles avaient été profondément humiliantes. Un fonctionnaire du tribunal leur avait dit qu'elle serait traitée avec des médicaments, une fois en cellule. Les deux sœurs espéraient qu'au moins les médicaments dissiperaient l'idée délirante que Rosalind et Peggy étaient ses ennemies.

Elles voulaient que le pouvoir sédatif des médicaments ait fait son effet avant de la revoir.

En attendant, elles passaient des heures incalculables à revoir les faits, seules, puis en présence l'une de l'autre, et enfin avec leurs deux sœurs aînées. (Les frères Evans avaient renoncé à composer avec Caroline depuis longtemps.) Quelqu'un devait suivre l'état d'Hilary, compiler une liste d'avocats criminalistes et se renseigner sur les droits de Caroline dans cette nouvelle situation. Le plus difficile serait d'en parler à leur mère.

Elles avaient aussi beaucoup de peine à faire le rapprochement entre cette nouvelle Caroline et celle qu'elles connaissaient, qui pouvait être imprévisible, qui avait déjà été hospitalisée, mais qui, dans ses bons jours, était une personne pacifiste, bienveillante, la mère immensément attentionnée de deux garçons. Caroline faisait des crises lorsque Matthew, son fils aîné, trébuchait, comme tous les bambins, et s'éraflait le genou. Elle l'avait allaité pendant 24 mois. Elle avait également essayé d'être la meilleure mère possible pour Kyle, son deuxième enfant, même si ses sœurs devaient admettre que la décennie s'était déroulée dans les litiges et qu'elle avait fini par perdre la garde de ses deux fils, qui vivaient dorénavant avec leur père. Caroline avait déjà écrit une lettre de 10 pages à un magasin d'alimentation parce qu'il y avait de l'eau sur le sol, au rayon des fruits et légumes. Cette réaction était tout à fait excessive, mais elle craignait que quelqu'un ne glisse sur le plancher. Elle avait offert à ses sœurs de les aider à déménager sans qu'elles le lui demandent. Et, quelle que fût l'heure, elle était toujours là si des amis avaient besoin de parler.

Rosalind eut beaucoup de mal à attendre si longtemps avant de rendre visite à Caroline, mais le comportement de sa sœur l'avait grandement perturbée. Elle passa des nuits à se retourner dans son lit, imaginant sa propre fille couchée sur le canapé où Hilary avait dormi. Caroline avait séjourné chez Rosalind pour des visites de week-end; elle dormait régulièrement à la maison, et prolongeait son séjour à l'Action de grâce et à Noël. La crainte d'être attaquée par quelqu'un de sa famille glaçait le sang de Rosalind. Mais elle savait aussi que Caroline avait désespérément besoin de soutien. Et de pardon.

Tandis que les sœurs communiquaient avec des juristes pour obtenir de l'aide, elles se demandaient si Caroline pouvait même être tenue responsable d'un crime, étant donné son état. Mais une chose était maintenant très claire : il n'était plus possible de penser que leur sœur se rétablirait sans interventions massives. Pendant 15 ans, elles avaient apporté leur contribution pour aider Caroline à se remettre sur la bonne voie lorsqu'elle avait décroché de l'école ; elles avaient enduré les hauts et les bas de ses émotions, et une série de comportements inexplicables. Mais, cette fois, elles ne voyaient pas comment Caroline pourrait s'en tirer ; elle pourrait même devoir faire de la prison. Et puis, il y avait une victime. Rosalind avait rappelé à l'unité des grands brûlés pour s'informer de l'état d'Hilary, et elle avait appris la terrible nouvelle qu'Hilary souffrirait d'une perte de l'ouïe permanente. Les brûlures au troisième degré dans son cou et sur son visage prendraient des années à guérir, sans parler des séquelles affectives causées par l'agression.

Comment qui que ce soit pourrait-il faire confiance à Caroline après cela, même les membres de sa famille ? Qui avait le temps ou l'envie de gérer la situation de Caroline ? Mues par la culpabilité, les sœurs se demandaient pourquoi il avait fallu un crime pour mettre au jour l'instabilité de Caroline.



« La première fois que nous avons parlé à Caroline après son arrestation, c'était dans un parloir de prison typique, comme on en voit dans les films », se rappelle Rosalind. Elles étaient assises de part et d'autre d'une vitre, dans une salle sentant le nettoyeur industriel, qui n'arrivait pas à masquer les odeurs corporelles et de sueur.

En fermant les yeux, Rosalind se revoyait dans cette salle aux murs d'un jaune terne dont la peinture s'écaillait ; il y avait des taches d'eau de pluie sous les rebords des fenêtres. Le sol était recouvert d'un linoléum gris, usé par endroits, et qui aurait dû être remplacé depuis des années ; le comptoir devant lequel elles étaient assises sur des chaises de métal était collant, comme si une boisson gazeuse y avait été renversée et avait laissé un résidu visqueux.

Caroline ne leur criait plus après; elle était découragée, en larmes et infiniment triste. D'un regard implorant, elle demandait pardon et compréhension. Ses cheveux sales étaient emmêlés, et elle ne s'était pas brossé les dents depuis des jours. Malgré tous les médicaments qu'on lui avait administrés, il était évident qu'elle n'avait pas dormi. Son nez irrité et ses yeux rouges témoignaient des heures qu'elle avait passées à pleurer, tant en raison de la panique que de la souffrance.

Rosalind dit: « C'est inimaginable de voir sa sœur ou son frère comme ça. Inaccessible. Submergé par sa psychose. Rien de ce qu'on peut dire n'atteint sa pensée. » Rosalind, qui a travaillé pour la Croix-Rouge canadienne à titre de spécialiste du secourisme à l'échelle nationale, savait qu'elle était elle-même en état de choc au moment où elle vit sa sœur: elle avait la bouche sèche et se sentait faible à cause du stress émotionnel. Rosalind prit conscience de l'anéantissement total de Caroline et crut qu'elle allait elle-même vomir. Elle avait désespérément besoin d'un verre d'eau. Mais, au moins, Caroline ressemblait davantage à elle-même. C'était un léger soulagement.

Peggy prit le récepteur de l'interphone pour parler à Caroline, le remplaçant chaque fois qu'elle avait fini de parler, jusqu'à ce que le couple voisin lui dise qu'il n'était pas nécessaire de raccrocher après chaque échange. Rosalind rit de l'absurdité de la situation, et Caroline en fit autant. Il ne fallut pas longtemps avant que les trois sœurs ne soient prises de fous rires, qui libérèrent la tension accumulée. Elles attirèrent ainsi les regards, mais ces rires leur donnaient une lueur d'espoir: tout n'était pas perdu.

Leurs voisins de parloir, serviables, bien habillés et éloquents, qui étaient là pour rendre visite à leur fille, ne semblaient pas dans leur élément. Rosalind et Peggy n'étaient pas à l'aise non plus. Comment des filles de l'Ouest-de-l'Île, à Montréal, finissent-elles en prison? Leur père était médecin. Elles avaient grandi dans l'aisance. Les deux sœurs se heurtaient sans cesse au même mur: pourquoi Caroline avait-elle fait une chose aussi incompréhensible? L'odeur nauséabonde des lieux leur donnait la nausée, et elles étaient effrayées en pensant à la situation de Caroline. Pour être honnêtes, elles étaient effrayées aussi par Caroline.

Leur visite s'étirait, et Rosalind murmura à l'oreille de Peggy: «J'ai bien besoin de prendre une douche. Je ne me suis jamais sentie aussi sale.»

Sauf pendant le bref moment où elle avait ri avec ses sœurs, Caroline demeura indifférente, nonchalante, atone et exempte de toute colère. Quand Rosalind lui dit qu'Hilary était encore à l'hôpital, grièvement blessée, Caroline se boucha les oreilles pour ne pas entendre. Elle se mit à pleurer doucement, puis elle balbutia: «J'avais besoin d'aide, mais personne ne m'a aidée. Je suis allée à l'hôpital, mais ils ont refusé de s'occuper de moi.»

«Nous allons prendre un avocat. Nous ferons tout ce que nous pouvons. Essaie de dormir», dit Rosalind.

Lorsque Caroline fut emmenée, les deux sœurs se précipitèrent vers l'escalier mécanique pour sortir. Elles se rendirent directement chez leur mère pour lui annoncer que Caroline était en prison. Leur mère, Isabel, dit avec colère: «Eh bien, quel bon endroit pour elle!» Rosalind et Peggy furent clouées sur place, dans un silence horrifié, jusqu'à ce que leur mère s'écroule dans un fauteuil, en pleurant avec amertume et regret. C'était comme si toutes les coutures de son corps cédaient pour laisser passer des années de détresse contenue.

Après avoir quitté Isabel, elles téléphonèrent à l'Hôpital Civic d'Ottawa pour savoir si elles pouvaient rendre visite à Hilary. Un membre du personnel infirmier leur dit qu'Hilary ne voulait pas entendre parler de qui que ce soit qui avait un lien avec Caroline. Puis, une travailleuse sociale prit le récepteur pour leur répéter les mots exacts d'Hilary: «Ne vous approchez pas de moi. Jamais.» Des mots qui annonçaient une fermeture, qui infligeaient une humiliation. Comme elles n'avaient pas d'autre moyen de reconforter Hilary, elles lui envoyèrent un bouquet de fleurs, accompagné d'un mot d'excuse sincère au nom de leur sœur, qui n'avait pas encore été capable de dire quoi que ce soit à propos de l'incident. Le jour où Caroline avait versé de l'eau bouillante dans l'oreille d'Hilary, les deux femmes avaient subi une perte irrémédiable.

Le tank

Dans les années 1960, décennie pendant laquelle les familles catholiques étaient encore nombreuses, une famille de 10 enfants faisait tout de même hausser les sourcils. Non seulement le D^r Arthur Evans et sa femme, Isabel, avaient 10 enfants, mais ils les avaient tous eus à l'intérieur d'une période de 12 ans.

Les enfants se rappelaient qu'Arthur donnait à sa femme un baiser amoureux, sur le seuil de la maison, avant de partir au travail, tous les matins, et qu'à la fin de chaque journée, il grimpeait les cinq marches du vestibule à la cuisine pour l'entourer de ses bras, par derrière. Il chérit sa femme du jour de ses noces jusqu'à son dernier soupir. Quant à Isabel, elle semblait avoir une réserve d'amour inépuisable, passant joyeusement d'une grossesse à une autre, et accueillant avec bonheur tout nouvel ajout à la famille: plus on est de fous, plus on rit. Sur le manteau de la cheminée du salon, dans un cadre d'argent, reposait un témoignage de son union avec Arthur: une photo en noir et blanc des 10 enfants alignés comme la famille von Trapp, chacun étant aussi beau que le suivant.

Oui, avec une si grande nichée, Isabel devait étirer le budget; le temps qu'elle consacrait à chaque enfant était limité, et les 10 petits se chamaillaient comme tous les enfants. Mais Isabel espérait que le faible écart d'âge entre eux créerait de solides liens à l'âge adulte. Une maison bruyante, remplie d'enfants, était synonyme de chaos

contrôlé, certains jours, et d'amère rivalité, d'autres jours. Tout cela s'inscrivait dans la normalité d'une grosse famille : les lèvres tachées de Popsicle à l'orange, les concours de pirouettes sur la pelouse, les jeux de balle, le saut à deux cordes dans l'entrée, les batailles où les enfants se tiraillaient tellement qu'ils défonçaient les murs de gypse.

Cette famille faisait l'envie de plusieurs. Arthur était un médecin respecté, Isabel était une mère très présente qui disait rarement « non » à ses enfants qui désiraient un nouveau ballon de football, des patins à roulettes, un maillot de bain... Tout le clan semblait en santé, et les enfants visaient un brillant avenir.

Un été, vers la fin des années 1960, Caroline se rappelle avoir passé presque tout son temps à la piscine de leur nouvelle maison de Pointe-Claire, portant un maillot de bain fuchsia qui s'étirait sur son petit ventre rond et disparaissait entre ses fesses rebondies. Elle était heureuse et riait facilement, même si son frère Ian, de deux ans son aîné, pouvait être impitoyable à propos du corps de sa petite sœur, qui était loin d'être parfait. Il commença à l'appeler « le tank » quand elle était en 4^e année, et cette étiquette lui resta collée.

Pour contrebalancer les taquineries d'Ian, Isabel dit à Caroline que ses yeux bleus s'harmonisaient à la peinture qui recouvrait le fond et les côtés de la piscine de béton, et elle lui rappela qu'elle était une nageuse remarquable pour son âge. Lorsque Ian continuait de l'agacer à propos de son poids, Caroline l'envoyait promener. Elle était une pétillante fillette de neuf ans, trop occupée à jouer et à cajoler son épagneul cocker ébouriffé pour s'en soucier.

Cet été-là, Arthur l'emmena à des expositions canines ; tout comme elle, il adorait les animaux. Le Noël suivant, il choisit Caroline pour être le lutin dans l'hélicoptère qui amenait le père Noël à l'hôpital dont il était le directeur médical. Aucun de ses frères et sœurs n'avait déjà fait un tour d'hélicoptère ni aidé à la distribution des cadeaux de Noël aux enfants malades. Ce genre de sortie était la fin du monde pour Caroline, à une époque où être choisi par Arthur était rare pour eux tous, et où le fait d'être constamment la cible d'Ian commençait à être démoralisant. Rosalind se rappelle que ses parents, particulièrement sa mère, s'étaient rendu compte que Caroline avait besoin d'un peu plus d'attention que les autres

enfants. Quand elle était bambine, Caroline avait été surnommée « Britches » (la culotte) parce qu'elle était toujours pendue à la jambe d'Isabel.

Isabel était une mère tout à fait particulière. Elle pouvait amuser un grand nombre d'enfants dans sa maison et dans sa piscine, que ses propres enfants y soient ou non. (J'étais l'un d'entre eux.) Elle leur montrait à nager et à faire du ballet aquatique, à tricoter et à dessiner. Elle cuisinait sans arrêt et elle était plutôt indulgente face au chaos quotidien de serviettes mouillées et de cris provenant de la piscine. Elle avait cependant des règles selon lesquelles les enfants devaient aider à faire la vaisselle, la lessive, et à faire les lits, mais elle n'imposait pas de règles répressives. « Elle n'était pas sur notre dos », se rappelle Peggy. Il y avait toujours une place, à sa table, pour un enfant du voisinage; de toute façon, elle cuisinait pour une armée.

Comme toutes les filles d'Isabel, Caroline avait beaucoup d'amis; elle se rendait partout à bicyclette, adorait sauter dans la piscine en boulet de canon, l'été, et faire du ski, du patinage et de la traîne sauvage l'hiver. Une éducation en banlieue sans histoire, en somme.

Ses cinq frères séduisants, qui pratiquaient le football et la lutte, avaient remporté de nombreux trophées; ils étaient réputés pour leur fort gabarit et leur robustesse parmi les écoles du Grand Montréal. Au repas du dimanche soir, lorsqu'ils vivaient tous encore sous le toit familial, les cinq frères régalaient leur auditoire de leurs victoires dans le ring ou sur les terrains boueux, en décrivant les buts comptés, les passes miraculeuses, les plaquages héroïques. Deux des frères aînés de Caroline étaient des athlètes étoiles et avaient été approchés par des équipes universitaires. Et puis, il y avait toujours un défilé de jeunes filles attirées par ces beaux garçons, et Isabel les accueillait toutes avec joie.

Mais, parmi les 10 enfants, c'était peut-être Caroline qui avait le plus de finesse, qui avait le sens de l'humour le plus développé et qui avait l'attitude la plus sympathique. Elle était complètement dépourvue de ruses ou d'artifices. Elle partageait ses cornets de crème glacée avec les chiens, s'arrêtait pour parler aux chats errants, oubliait de retirer son pince-nez après avoir plongé, puis riait parce qu'il laissait des marques sur son nez pendant des heures. Elle faisait cuire des

biscuits pour le facteur, créait des cartes de souhaits pour la fête des Mères, et se rongait les sangs pour trouver une formulation sincère. Le regard de ses yeux bleu ciel qui, sous un certain éclairage, semblait d'un autre monde, était toujours direct.

Elle adorait la lecture et l'écriture, elle voulait jouer la comédie, et elle voulait également se diriger dans le domaine des soins de santé, suivant en cela les traces de son père. Elle avait toujours un gros rire gras, irrésistible et contagieux qui lui valait des tas d'amis. Elle était simple, gentille et pardonnait facilement. Pendant longtemps, elle pardonna même à Ian qui la harcelait.

Mais, avec le temps, la façon dont il s'en prenait à elle devint une source croissante d'anxiété pour Caroline. Ian, un beau blond porteur de ballon, musclé et champion de la lutte, était implacable à propos de la taille de Caroline. Elle était plus enrobée que ses sœurs et, dans une nichée de 10, elle était peut-être la proie la plus facile. Ian la laissait tranquille à l'école, où il devait faire des pieds et des mains pour réussir, mais à la maison, il se défoulait sur Caroline. Quand Rosalind y repense, elle est certaine que les difficultés scolaires d'Ian, particulièrement ses problèmes de lecture, sont la source de son comportement d'intimidation ; il réagissait à son propre stress en tourmentant sa jeune sœur. Peggy subissait également la cruauté d'Ian, mais Caroline était sa cible principale.

Cependant, personne ne prenait le comportement d'Ian très au sérieux, et Isabel considérait cela comme de la rivalité ordinaire entre frères et sœurs. Comment aurait-elle pu arbitrer toutes les batailles au sujet du téléphone, de la douche, du tremplin, des trajets en voiture au centre commercial, de l'utilisation du fer à repasser, de l'achat de nouveaux souliers de course, de la machine à laver, des accessoires pour les cheveux, de l'équipement de sport, quand elle avait une liste sans fin d'autres tâches à accomplir ? Elle considérait la discorde entre les enfants comme faisant partie de la vie de toute famille, et pas seulement des grosses familles comme la sienne. Elle intervenait de temps à autre et giflait Ian dans l'espoir que cela lui fasse entendre raison. Elle n'avait pas la langue dans sa poche non plus, et elle visait le plus souvent ses fils en disant : « Arrête de faire l'imbécile. » Isabel, c'était une femme qui s'occupait de 10 personnes, 11 en comptant

Arthur, et elle avait pour son dire qu'un jour, ils seraient tous grands et ils auraient oublié les bosses et les bobos de l'enfance.

Et quand ses enfants parvinrent à l'adolescence, elle emprunta la voie de la moindre résistance. Elle considérait leurs expériences en matière de sexe, de drogues et d'alcool comme ce que font tous les adolescents, soit le test normal des limites. Naturellement, ses enfants admiraient sa clémence dans ces domaines. En fait, elle fermait les yeux, croisait les doigts et espérait que ses adolescents fassent preuve de jugement. Peut-être décida-t-elle de renoncer à une discipline rigoureuse pour faire place à des valeurs plus importantes, comme l'acceptation et la tolérance, et à du travail plus pratique comme magasiner, cuisiner et conduire tout le monde d'un endroit à un autre.

À mesure que les enfants grandissaient, ils se séparaient en deux groupes : les cinq aînés d'un côté, et les cinq cadets de l'autre, un mélange de garçons et de filles dans chacun. Rosalind était une année en avance sur Caroline, et Peggy, trois années de moins ; elles étaient toutes les trois dans le groupe des plus jeunes. Lorsque Caroline entreprit sa 7^e année à l'école secondaire, en 1971, les cinq plus vieux étudiaient déjà au centre-ville de Montréal, au Nouveau-Brunswick, en Alberta ou en Colombie-Britannique. Arthur et Isabel commençaient déjà à penser à la vie après les enfants. Ils avaient hâte de faire comme les retraités canadiens migrants qui passaient leurs hivers en Floride, et être à nouveau un couple, et rien qu'un couple. Ce n'était un secret pour personne qu'Arthur voulait avoir toute l'attention d'Isabel et qu'il en avait besoin.

« Mon père était plus qu'intelligent, se rappelle Rosalind. Nous n'avions jamais besoin d'encyclopédie parce que chaque fois que nous lui demandions quelque chose, il connaissait la réponse. Éduqué par les Jésuites, il se dégageait de lui autorité et élitisme, mais il aimait passer ses temps libres à pêcher et à chasser avec les hommes d'entretien de l'hôpital. Il préférait toujours la compagnie des cols bleus à celle des médecins érudits. »

Mais en raison des exigences de son travail, il lui restait peu de temps pour les loisirs, et des ressources affectives limitées pour ses enfants. Souvent, il décompressait des tensions de la journée avec

quelques verres bien tassés, assis dans le salon, auprès d'Isabel. Peggy croit aujourd'hui qu'il se tuait lentement avec l'alcool, mais il en allait de même pour les autres pères de famille de cette époque qui s'enfilaient des martinis le midi, suivis de cocktails en fin de journée. Tous les soirs, Isabel se faisait une joie de mettre du rouge à lèvres et de se joindre à lui pour prendre un verre, pour l'encourager à laisser fondre les préoccupations de la journée avec les glaçons dans son verre de cristal.

En septembre 1974, Caroline avait 15 ans et entreprenait sa 10^e année. Elle était bronzée et en forme, après la rigueur de toutes ses acrobaties quotidiennes dans la piscine familiale. Ian avait quitté la province pour aller étudier à une université de la côte est du Canada, et la maison était plus calme sans lui. Caroline montait dans l'autobus scolaire tous les matins, excitée à l'idée d'entamer sa journée. Cette année-là, elle fut sélectionnée comme membre du conseil étudiant, joua comme garde dans l'équipe de basket-ball, et avait une douzaine d'amies.

C'est l'année où Caroline n'a pas cessé de penser à deux garçons qui fréquentaient l'école secondaire Saint-Vincent : Darren Fulton et Joey Cartwright, tous deux plus âgés qu'elle. Bien sûr, les coups de cœur étaient normaux. Ce qui ne l'était pas, selon Rosalind, c'était que Caroline était convaincue que c'était réciproque. Elle prétendait même que Darren l'avait invitée à sortir. Darren et Joey étaient populaires et beaux garçons, adulés par toutes les filles aussi populaires ; Caroline n'avait aucune chance auprès de l'un ou de l'autre. Peggy et Rosalind l'accusaient de mentir : comment pouvait-elle affirmer des choses pareilles ? Mais ce fut la seule petite ombre au tableau de cette année remarquable, et que Rosalind, la sœur de Caroline la plus proche d'elle en âge et celle qu'elle admirait le plus, ignore presque, étant donné qu'elle était elle-même prise dans le tourbillon du bal de fin de la 11^e année.

En 1975, lorsque Caroline entreprit sa dernière année à l'école Saint-Vincent, elle espérait poursuivre la réussite qu'elle avait connue l'année précédente. Mais elle ne fut pas sélectionnée dans l'équipe